Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 9 (2013)

Artikel: La mode vestimentaire à Bulle : du corset au pantalon (1880-1970)
Autor: Bays, Florence
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1047983

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Après une licence ès lettres de l'Université de Fribourg et un certificat en relations internationales (HEI, Genève), **Florence Bays** (1978) a mené des recherches sur l'histoire des intellectuels et des revues en Suisse romande. Ses travaux portent aussi sur le patrimoine culinaire et les traditions vivantes fribourgeoises. Elle enseigne à temps partiel au secondaire II.

La mode vestimentaire à Bulle

Du corset au pantalon (1880-1970)

A la Botte rouge, Bazar français, Chapellerie genevoise, Au Louvre, Au Comptoir des nouveautés, La Vogue... quelques enseignes bulloises parmi tant d'autres, qui, de la Belle Epoque aux années 1970, proposent chaussures, chapeaux, lingerie, étoffes ou confection chic à une clientèle de la ville et de la campagne. Avec un temps de retard peut-être, et passablement de sobriété, Gruériennes et Gruériens suivent les tendances à une époque où Paris donne le ton.

« Bulle, une ville à la campagne ». Voilà comment se présente aujourd'hui le chef-lieu gruérien sur son site internet. Cent vingt ans plus tôt, cette description aurait été tout aussi adéquate, car Bulle a connu à la Belle Epoque un essor commercial florissant et faisait déjà figure de pôle économique régional, en témoignent les nombreuses annonces publiées dans la presse qui sont une source importante pour notre recherche sur la mode et les commerces vestimentaires bullois de 1880 environ à 1960-1970. Le premier jalon correspond, en Suisse, à l'apparition des grands magasins, à celle du succursalisme et de la vente par correspondance. Les dernières décennies survolées voient les ménages fribourgeois se diriger vers une société de consommation... et le pantalon féminin faire son entrée dans le canton!

Vaste thème que la mode et ses acteurs. Les enjeux socioculturels et religieux, le climat, le contexte historique, et, bien entendu, le pouvoir d'achat influencent la façon de se vêtir. A une époque où l'on distingue les tenues de la semaine de celles du dimanche, c'est autant les habits quotidiens que le costume d'apparat qui entrent dans notre champ d'investigation puisqu'il concerne un phénomène touchant la société dans son ensemble, et pas seulement la bourgeoisie fortunée aux toilettes inspirées par les créateurs français. Si l'habit ne fait pas le moine, il révèle néanmoins l'évolution des coupes et des matières utilisées en Gruyère,

En Gruyère vers 1890. Photo Jacques Schwartz. SCHW-13-18-015

une évolution qui va de pair avec celle des mentalités. Suivant les générations, le vêtement est tantôt une protection, un garant de la pudeur, une parure ou un faire-valoir pour un corps féminin qui doit rester passablement couvert jusque dans les années 1960. Les vitrines bulloises allient nouveautés parisiennes et habitudes vestimentaires locales en vue de satisfaire une clientèle aisée ou plus modeste, mais attentive à être « bien mise » lors des grandes occasions. Ce souci apparaît également au travers des rayons d'habits et accessoires pour enfants, un secteur encore peu développé en Suisse dans la première partie du XXe siècle, et dont la présence dénote le bon pouvoir d'achat d'une catégorie favorisée de Bullois.

Lieu de sociabilité par excellence, les magasins de textile sont souvent une affaire de famille à Bulle, et les femmes, des sœurs très souvent, y jouent un rôle prépondérant. Le modèle actuel, soit la boutique qui vend du prêt-à-porter, n'est pas courant en Gruyère jusqu'à la Première Guerre mondiale, contrairement à la vente de tissus et de mercerie. Comme

dans tout le pays, les chaussures et les vêtements produits en série supplantent progressivement l'artisanat. Les commerces qui se démarquent par leur longévité ont su se spécialiser et offrir au client un service soigné et personnalisé. Durant la seconde moitié du XXe siècle, c'en est fini de l'épicerie qui vend des étoffes! En outre, alors que les voitures sont rares, c'est au domicile des clients que certaines affaires se font. Si la fabrication et la commercialisation se modernisent, les principales occasions qui amènent le client à renouveler sa garde-robe sont néanmoins constantes de 1880 à 1970, des décennies rythmées par les fêtes et les rites religieux: les achats s'accélèrent à Pâques et lors des premières communions, des confirmations et des deuils. Après la Seconde Guerre, on invoque aussi quelquefois la bénichon ou la Fête des mères pour convaincre ces messieurs de faire des achats.

En Suisse romande, l'histoire de la mode reste à faire. Un colloque sur le sujet, dont les actes n'ont malheureusement pas encore paru, a eu lieu en 2011 à Yverdon[1], mais les contributions ne portaient pas sur le canton de Fribourg. Aussi, comme la littérature secondaire sur le sujet est inexistante, nous avons dépouillé essentiellement les pages de publicité de *La Gruyère* et de quelques années du *Fribourgeois* afin d'identifier l'offre des commerces de Bulle et des environs. Nous avons procédé par sondages et intensifié les recherches en tenant compte du contexte; il en a été ainsi pour les années de guerre et les périodes de crise, en mettant toujours l'accent sur les mois de liquidation ou de nouveaux arrivages et sur les semaines de fêtes et de foires, comme celle de la Saint-Nicolas. La période des foins est elle aussi propice à la promotion, que ce soit pour s'approvisionner en vin ou acheter des chapeaux de paille! Comme il a fallu faire des choix, la mode dame a particulièrement retenu notre attention. Au total, plus de huit cents annonces ont été retenues. Le registre communal de l'impôt permet en outre de dénombrer approximativement les professionnels actifs dans le secteur de l'habillement. Les chiffres et la publicité ne prennent du sens que lorsqu'ils sont confrontés aux photographies et aux récits écrits et oraux[2]. Sans ces sources, comment deviner ce que portait une femme de banquier bullois à la fin du XIXe siècle ou savoir que dans les années 1950 les dames élégantes se rendaient chez Fémina Couture à Bulle et achetaient leur chapeau chez la modiste Jeanne Glasson ?

[1] Sous l'égide de la Société d'histoire de la Suisse romande et avec l'appui du Musée suisse de la mode à Yverdon.

[2] Nous remercions: N. Bays, H. Bourquenoud, M. Guigoz, M. Pasche, M. Jaquet, Mme Lüthy, D. Philipona et U. Rime.

Suivre les tendances...

Dans une notice du *Dictionnaire historique de la Suisse* consacrée à l'habillement, la spécialiste Anne-Marie Dubler constate l'absence d'une mode typiquement suisse. Après 1800, « *les élites urbaines et rurales suivaient avec un léger retard ce qui se faisait dans les centres européens, c'est-à-dire la mode de la bourgeoisie parisienne* »[3]. Dès 1850, comme dans toute l'Europe, l'influence londonienne se fait sentir. La mercerie des sœurs Progin importe d'ailleurs de la dentelle d'Angleterre en 1900. Paris demeure néanmoins la référence suprême durant toute la période. Mais il serait caricatural de considérer la mode comme l'apanage d'une élite citadine fortunée tournée vers l'extérieur. Les modestes ménagères ne se désintéressent pas de la question. Certes, le luxe outrancier et l'excentricité sont exclus de leur garde-robe. En attestent les nombreuses photos de famille réalisées par le photographe Simon Glasson (1882-1960), révélatrices d'une certaine austérité, ou cette anecdote rapportée par la Romontoise Madeleine Pasche, dont la maman n'avait jamais osé porter à Romont les bas « beige carotte » achetés à Paris durant son voyage de noces en 1926![4] En revanche, quel que soit le budget, les coupes et les matières évoluent suivant l'air du temps et des variations saisonnières apparaissent. A la ville comme à la campagne, les jupes raccourcissent au fil des années et les chapeaux se transforment pour finir par disparaître complètement. Pour mieux cerner les impératifs de la mode, arrêtons-nous sur quelques étapes significatives de l'« histoire vestimentaire locale ».

En Suisse, dès 1860, l'industrie textile approvisionne déjà les populations ouvrières en blouses, manteaux et sous-vêtements pour hommes[5]. A la fin du siècle, l'assortiment des maisons de confection est de plus en plus varié et les prix relativement modérés. La mécanisation fait aussi progresser l'artisanat. En 1883, Henriette Gremaud avise « le public » qu'elle réalise tous les ouvrages au tricot grâce à une nouvelle machine. A Bulle, le sur-mesure et la confection coexistent dans les annonces; toutefois, dans les magasins, les draps et la laine dominent. Le Bazar gruérien fait exception en proposant des robes dès 1883[6].

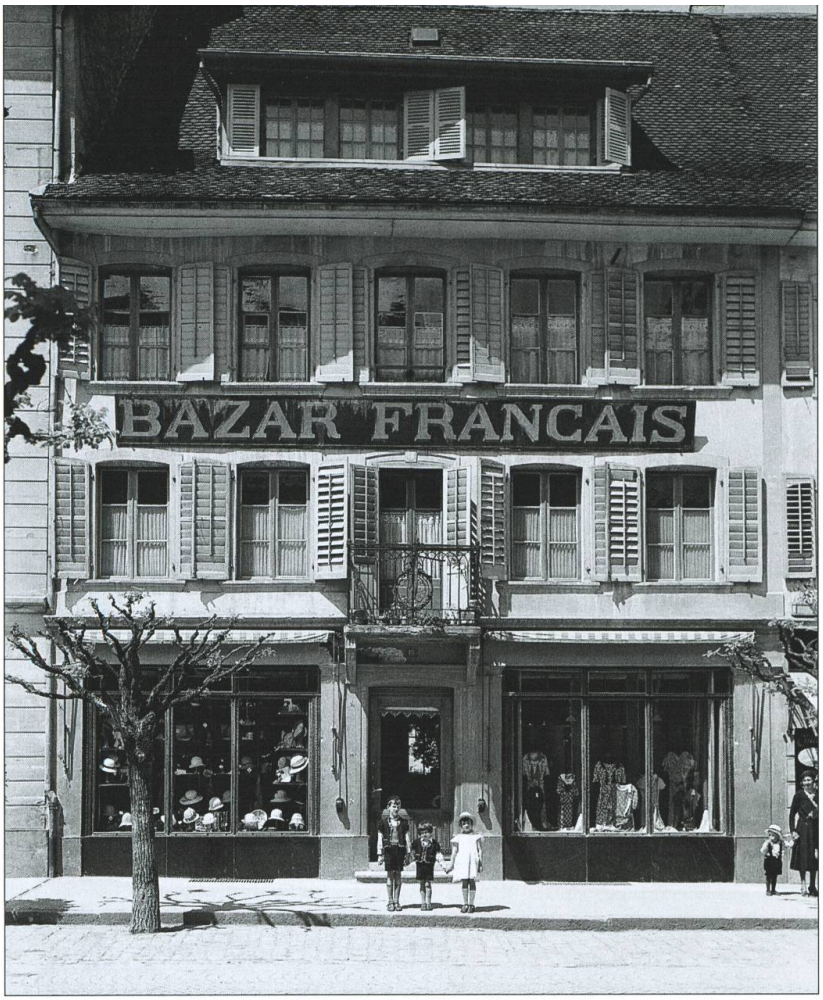
Jusqu'en 1920, les publicités n'étant pas ou peu illustrées, il est difficile de se représenter l'allure des gens sans recourir aux photographies. Elles montrent la plupart

[3] DUBLER, Anne-Marie: « Habillement », http://www.hls-dhs-dss.ch.

[4] PASCHE, Madeleine: *Il était une fois à Romont... et au-delà*, Romont, p. 6.

[5] DUBLER, Anne-Marie: « Habillement »...

[6] *La Gruyère*, 2 juin 1883.



Le Bazar français, dans le bâtiment attenant à l'Hôtel de Ville, Grand-Rue de Bulle. Photo Glasson. G-VB-091

Des enseignes révélatrices?

*Autour de 1900, se démarquer de la concurrence est essentiel pour les commerçants. Bulle compte en effet environ huit marchands de chapeaux ou modistes, dix cordonniers, sans les marchands de chaussures, quinze magasins d'étoffes et plus d'une douzaine de couturières, tailleuses et tailleurs**. *Pour attirer la clientèle, le prix reste un argument prépondérant et les enseignes du début du XX*e *siècle en attestent: Au Gagne-petit, Au Petit Bénéfice, A la Concurrence, La Rationnelle, Au Bas-Prix. Entre 1880 et 1970, certaines dénominations mettent l'accent sur la nouveauté: Au Progrès, A l'Innovation, Chapellerie moderne, Aux Chaussures modernes, Au Comptoir des nouveautés, Au tricot moderne, Chemiserie moderne, La Vogue. Sinon, deux stratégies se dessinent: soit on s'inscrit dans le sillage des grandes maisons parisiennes, soit on met en avant la plus-value conférée par l'artisanat local. La première est plus fréquente de 1880 à 1930. Ainsi, quelques commerces se réclament volontiers de Genève ou de Paris, alors que d'autres mettent en évidence l'origine française de leurs produits. Dès lors, les clients peuvent s'habiller Au Louvre, A la chapellerie genevoise ou au Bazar français! On reste pourtant fort éloigné de l'univers des couturiers parisiens érigés au rang d'artistes sous le Second Empire***, *à moins peut-être de faire directement ses achats par correspondance aux Grands Magasins du Louvre à Paris qui font de la publicité pour leur catalogue illustré dans La Liberté en 1892 et en 1911****.

* Registre de l'*impôt sur les revenus provenant du commerce, de l'industrie, des professions et métiers (1889-1904)*, archives communales de Bulle.

** Delbourg-Delphis, Marylène: *Le chic et le look*, Paris, 1981, p. 48.

*** *La Liberté*, 4 octobre 1892, 21 octobre 1911.

Noémie Badoud-Glasson, fille du poète, avocat et homme politique Nicolas Glasson, de Bulle, et épouse d'un médecin de Romont, le docteur Badoud. Atelier photographique E. Lorson, Fribourg, vers 1880.
Musée gruérien

du temps des Gruériens favorisés. Grâce à ces précieuses sources, on apprend qu'à la fin du XIXe siècle les femmes de la bonne société portent de longues robes en soie parfois ornementées. En France, à partir de 1870, la tournure prend le pas sur la crinoline, un jupon cerclé, et relève l'arrière de la jupe, au niveau des fesses, à l'aide de baleines. Cette coupe apparaît aussi dans la région, de façon peut-être moins spectaculaire, et la mode est également aux dentelles, châles et rubans[7]. Les toilettes de Mme Badoud-Glasson, épouse d'un médecin romontois, ou de Mme Reichlen-Remy, celle du député bullois Alfred Reichlen, sont fort élégantes! Les Bulloises portent couramment le dimanche «la robe de ville», en soie, ou soie et laine mélangées, qui inspirera un costume folklorique. Son allure est variable: les manches sont plus ou moins évasées, voire bouffantes, et la taille bien marquée laisse à penser que le tissu est rigidifié par des baleines ou qu'elles portent un corset. A. Maillard et

7 DELBOURG-DELPHIS, Marylène: *Le chic et le look*, Paris, 1981, p. 25.

Le Grand Bazar parisien en vendent autour de 1880[8] et ce sous-vêtement demeure étonnamment présent jusqu'en 1940 dans les rayons de Aux 2 Passages.

Dans les années 1880-1900, les messieurs distingués trouvent des chapeaux hauts de forme chez Bosson fils, chapelier, et des tailleurs confectionnent leur complet. Dix ans plus tard, ils coiffent le feutre, déjà présent auparavant, la casquette, ou le canotier durant l'été. Jusqu'en 1950, les accessoires – gants, parapluie, canne, sac, mouchoir et chapeau – font partie intégrante d'une tenue soignée. Chez le coiffeur-parfumeur Aimé Margot, les Bulloises achètent des ombrelles de Paris et des nattes en cheveux naturels, chez Julie Goetschmann des guimpes[9] et chez Picard des fourrures. Les coquettes qui en ont les moyens trouvent donc leur bonheur à Bulle, à une époque où s'habiller et se chausser relève, pour une majorité, avant tout d'une nécessité. Toujours longues et sobres jusqu'à la Première Guerre, les tenues féminines modestes sont d'ailleurs réalisées en cotonne, en *milaine* ou en pure laine tissée vendues soit dans les échoppes, soit directement à la filature de Neirivue. Plus rare, la soie s'achète chez A. Weitzel-Husistein[10] en 1905.

La mode s'uniformise durant la première partie du XXe siècle et les distinctions de l'habillement entre les différentes classes sociales tendent à s'estomper. Les toilettes féminines sont de plus en plus pratiques; la gaine remplace le corset pour donner à la silhouette une forme plus tubulaire. Les jupes raccourcissent pendant l'entre-deux-guerres et se portent en dessous du genou ou à mi-mollet. Les tailles sont marquées par une ceinture ou une courte veste cintrée. A la fin des années 1920, Au Louvre vend des *cloches*, le couvre-chef des garçonnes des Années folles, sinon on coiffe de petits chapeaux arrondis ou des bérets que l'on trouve au Bazar français ou chez Jeanne Glasson. Des chaussures à talon et à bride, de chez Marmillod-Gex par exemple, mettent les chevilles en valeur. Pour le haut, une blouse claire ou un pull en maille près du corps. L'hiver, on revêt des manteaux foncés, bien ajustés, avec éventuellement un col de fourrure. Ce sont donc des Bulloises fort élégantes qui se rendent à la messe ou au marché!

A la même époque, les messieurs opteront pour l'éternel complet assorti d'une cravate ou d'un foulard, d'une canne, et de l'indispensable chapeau, dont le fameux Borsalino.

8 *La Gruyère*, 13 décembre 1884.

9 *La Gruyère*, 1er avril 1914. La guimpe est une chemisette sans manches qui atténue le décolleté d'une robe.

10 *La Gruyère*, 6 septembre 1905.

En matière de mode masculine, l'influence anglaise se lit dans la publicité pour les *trenchcoats* et les *pullowers*. Moins classiques, les pantalons sport, vestons en cuir et souliers de tennis blanc font leur apparition[11]. En Gruyère, les loisirs ne constituent pas un argument commercial avant la fin des années 1920. Le goût pour le sport se développe et, avec lui, les vêtements et le matériel adéquats[12]. Le patin à glace, le tennis, la natation sont pratiqués par quelques bourgeois, dont le notaire Louis Blanc et son épouse issue d'une grande famille grecque. Très impliqué dans la vie bulloise de l'entre-deux-guerres, ce couple au style inhabituel participe à des mondanités où smoking et robe de soirée sont de rigueur![13] D'autres privilégiés mènent certainement ce train de vie, car les robes de bal font partie de l'assortiment de Fémina Couture en 1932[14].

Le glamour reste néanmoins exceptionnel dans la région. Lorsqu'on observe les photos de famille conservées au Musée gruérien, il est plus courant d'y repérer deux ou trois sœurs portant une robe coupée dans le même tissu terne, qui ne met en valeur ni la jeunesse ni la silhouette des demoiselles! La crise des années 1930 puis

Annonce pour «M. Brodard Nouveautés», journal *Le Fribourgeois*, le 12 novembre 1932.

[11] *La Gruyère*: F. Felder, 3 décembre 1932. Au Louvre, 26 mai 1936.

[12] A L'Innovation propose des accessoires de sport en 1928, les années suivantes Marmillod-Gex vend des souliers de ski et des patins à glace.

[13] Guigoz, Michelle: «Niky Blanc. Un parfum d'Orient», in *Histoire au féminin*, Cahiers du Musée gruérien, pp. 75-77.

[14] *Le Fribourgeois*, 18 octobre 1932.

Bulle, le marché, novembre 1935.
Photo Glasson. G-10-15-0227-06

les restrictions et le rationnement imposé pendant la guerre ne favoriseront pas les fantaisies! En septembre 1939, *La Gruyère* lance un appel aux annonceurs: « *Malgré la mobilisation, les affaires doivent reprendre leur marche normale* ». En décembre, elle intensifie la pression en invoquant l'impérieuse nécessité de maintenir la publicité dans la presse, afin qu'elle puisse remplir sa mission d'information, si précieuse en temps de guerre. Les rares avis signés par les commerçants se cantonnent aux fêtes de fin d'année et ne concernent quasiment plus les étoffes. Les dépenses sont réduites au maximum et des fibres artificielles remplacent le coton rationné. Ce sont les chaussures qui tiennent le haut du pavé. Chez Cendrillon et à La Rationnelle, les trotteurs à plateau occupent une place de choix. En mai 1942, alors que Fémina Couture prétend vendre de la « Haute Nouveauté » et la chemiserie Felder des costumes pour messieurs à la « qualité d'avant-guerre », on en appelle d'une seule voix à la solidarité des paysans lors des foires: « *Soyez solidaires, réservez vos achats aux commerçants qui vous soutiennent en achetant vos produits!* » Le Nouvel-An 1944 suscite à nouveau de nombreuses publicités, et, à partir de 1945, la reprise paraît s'amorcer en ce qui concerne la confection et les sous-vêtements. La lingerie fine arrive Aux Bas-Prix pour Noël: les lecteurs de *La Gruyère* découvrent des « parures » beaucoup plus suggestives que les combinaisons *Yala* très

Le couple Liliane Derungs (1921-2012) modiste, et Alphonse Derungs (1910-1961), dentiste à Bulle, vers 1950. Fonds Derungs. MG-23008

prisées dans les années 1930! A partir de 1948, Aux Bas-Prix, Au Rouet et Jeanne Glasson font la promotion des fameux bas de Nylon « DuPont USA », remplacés quelques années plus tard par ceux en Nylon suisse[15].

En 1939, Au Louvre présente les premiers tailleurs féminins qui seront en vogue dès 1945. Ces ensembles sont portés plus ou moins courts et près du corps. C'est désormais davantage dans le détail, comme la qualité du tissu ou le soin de l'exécution, que dans l'ostentation de tenues réservées à quelques-unes qu'on perçoit le milieu social. Nul besoin d'être spécialiste pour repérer néanmoins les accessoires et les vêtements onéreux des couples chics qui se déplacent à Fribourg, Vevey ou Lausanne et adoptent les dernières tendances. L'allure des Derungs venus de Genève – Monsieur est dentiste à Bulle et photographe amateur, et Madame modiste de profession – n'a rien à envier aux vedettes de cinéma de l'époque!

Dans les années 1950, l'intérêt pour la mode est grandissant dans la région. La rubrique « Pour vous, Mesdames » de *L'Echo littéraire*, supplément bimensuel

[15] Au Bas-Prix, in *La Gruyère*, 16 février 1954.

gratuit de *La Gruyère*, ne se contente pas de dispenser des conseils de cuisine: elle présente chaque mois les nouveaux modèles des grandes maisons de couture avec un regard critique et avisé. Ces dernières sont aussi invitées à participer à des défilés de printemps et d'automne organisés à l'Hôtel de Ville, à partir de 1954, nous semble-t-il. Ils donnent lieu à des comptes rendus élogieux dans *La Gruyère* et dans *Le Fribourgeois*, qui se contenteront de brèves une fois ces « parades de l'élégance » devenues plus régulières. Décors, fleurs, animation musicale, présentation par Colette Jean de Radio-Genève… on ne lésine pas sur les moyens! Sur le terrain du luxe et de l'élégance féminine, deux boutiques rivalisent: Philipona et Fémina Couture. Lors de leur défilé, l'une et l'autre collaborent avec la modiste incontournable de Bulle, Jeanne Glasson, et les mannequins étrennent les sacs à main de J. Repond et les fourrures de Mme Baud. Ce genre d'événements était déjà organisé à Fribourg dans les années 1930[16].

Le succès de ces soirées bisannuelles dédiées à l'élégance, et dont la presse se fait largement l'écho, correspond à l'avènement d'une société de loisirs où l'automobile se répand et facilite les échanges et les achats. Fémina Couture a bien compris le virage qui s'amorce dans les années 1950 et publie en septembre 1954, en guise de publicité, quelques lignes illustrées par deux femmes au look distingué mais décontracté: « *La bicyclette, le scooter, la voiture même exigent aujourd'hui une tenue pratique. C'est la raison pour laquelle le* top-coat [est] *devenu un élément indispensable de l'habillement moderne.* » Des tenues plus fonctionnelles se répandent sans chasser les éternelles robes. Environ six ans plus tard, la surprenante forme « tonneau » ou « sac » créée par Dior, désapprouvée par les critiques de mode de *L'Echo littéraire*, apparaît chez Fémina Couture.

Décennie charnière en matière d'habillement, les années 1960 voient les jeunes Fribourgeois abandonner le couvre-chef. A Paris, les coupes évoluent peu, les filles aux cheveux crêpés qui dansent le twist « *ont une garde-robe assez limitée* »[17] selon les observateurs. Les stylistes comprennent la nécessité d'un tournant en phase avec les comportements sociaux: la préséance de la mère sur la fille n'est plus de mise. Jusque-là la mode féminine n'avait en effet jamais visé les adolescentes. La minijupe venue d'Angleterre s'impose dès 1965 à Paris alors que le pantalon se répand.

[16] Aux Trois Tours.

[17] DELBOURG-DELPHIS, Marylène: *Le chic et le look…*, p. 214.

Le look des sixties et des seventies tel qu'il apparaît sur les photos des Fribourgeois révèle un fossé, non plus entre les classes sociales, mais entre les générations. Rien d'étonnant puisque même les grandes maisons françaises sont divisées entre la tradition et l'innovation. Le rajeunissement général des collections n'apparaît pas dans les publicités des boutiques bulloises dont les illustrations présentent, entre autres, de petits ensembles deux-pièces près du corps, en lainage pied-de-poule ou à carreaux, qui suivent davantage le style chic de Jackie Kennedy que celui des « yé-yé »! C'est pourtant ce look-là que l'on retrouve en feuilletant les albums: les cheveux des jeunes hommes recouvrent leurs oreilles, les demoiselles, sages émules de France Gall ou de Sheila, portent des bottes compensées, des jupes écossaises au-dessus du genou, ou plus courtes, et des pantalons. Mais quand ces vêtements ont-ils fait leur entrée dans les boutiques gruériennes? Selon les témoins, vers le milieu des années 1960. Revêtus dans un premier temps pour pratiquer certaines activités décontractées, ils restent bannis des écoles, notamment de l'Institut Sainte-Croix. Et Bulle ne fait pas preuve de conservatisme campagnard, elle suit le rythme des grandes villes romandes qui adoptent ces symboles d'émancipation féminine avec méfiance. Les modèles présentés lors du défilé de l'Expo 64 à Lausanne sont réservés à la « plage » et à la « voile »[18], et l'année précédente à Genève les contrôleuses des TPG signent une pétition pour être autorisées à en porter en hiver![19] Rien d'étonnant dès lors à ce que régents et curés fribourgeois en réprouvent l'usage, plus ou moins longtemps selon les villages!

Plus acceptable peut-être, le tailleur-pantalon illustre une annonce de Fémina en octobre 1969. Deux ans auparavant, il était apparu pour la première fois dans un défilé parisien (Yves Saint-Laurent). « Pour vous, Mesdames » présente un deux-pièces Dior, quant au banal jeans évasé, on l'aperçoit dans la presse grâce aux hôtesses du Salon de l'auto! C'est pourtant ce modèle que les Fribourgeois de la ville et de la campagne adoptent définitivement dans les années septante. Porter le pantalon, quel qu'il soit, est avant tout un phénomène générationnel. Les jeunes y ont succombé rapidement, au contraire de leurs mères. Plusieurs octogénaires et nonagénaires interrogées disent ne jamais en avoir mis à ce jour! Dans la région, comme en

[18] *Madame TV*, 4 avril 1964, archives RTS.

[19] *Carrefour*, 30 octobre 1963, archives RTS.

Skieuses en Gruyère, vers 1950.
Photo Alphonse Derungs. MG-23079

Valais par exemple, le ski avait dans un premier temps popularisé le pantalon, sans cependant le banaliser au quotidien pour les filles.

Entre Paris et Zurich

Se référer à la France ou s'y approvisionner permet à quelques artisans de se profiler; par exemple, en 1886, F. Jaeger, tailleur à Fribourg, annonce qu'il se fournit en Angleterre et que son fils a fait son apprentissage à Paris. En 1884, la modiste Ursule Peyraud, informe la clientèle qu'elle a reçu «*un grand choix de nouveautés de Paris pour la confection des chapeaux d'hiver*». Les sœurs Progin importent des gants de Grenoble en 1911[20]. Trois ans plus tard, le tailleur Simon Comba s'installe à Broc après l'obtention d'un diplôme dans une «école de coupe française». Quant aux robes vendues par Julie Goetschmann en mars 1921, elles sortiraient des «meilleures fabriques suisses et françaises». En 1929, les modistes Isch et Becholey exposent des nouveautés à leur retour de Paris. De tels exemples sont légion. Malgré une volonté affichée d'appartenir à l'univers de la mode française, la provenance de la marchandise n'est guère facile à établir jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Après la Libération, Paris reprend rapidement ses droits. Si en septembre 1954 *L'Echo littéraire* change un instant de cap pour se tourner vers la mode

[20] *La Gruyère*, 25 avril 1900.

américaine, «*qui accentue particulièrement la figure féminine et attire l'attention des hommes*», les annonces bulloises valorisent toujours les créations parisiennes. Elles existent réellement dans les vitrines, mais la majorité du prêt-à-porter et des tissus viennent de l'industrie textile suisse alémanique, particulièrement de Zurich[21]. C'est aussi le cas des étoffes et chaussures diffusées dans tout le pays au moyen de la vente par correspondance dès la fin du XIXe siècle: Jelmoli de Zurich[22], les maisons d'expédition de chaussures Hochuli et plus tard Hirt d'Argovie[23], entre autres, envoient échantillons et catalogues en Gruyère. A

Défilé de mode à l'Hôtel de Ville de Bulle, collection automne-hiver, le 18 septembre 1954. Photo Glasson.
G-L-1422-001

[21] Selon Mme Jacqueline Bourquenoud, vendeuse chez Pasche à Romont, et Mme Ursula Rime, vendeuse chez Fémina Couture à Bulle.

[22] *La Gruyère*, 6 mars 1897.

[23] *La Gruyère*, 25 août 1897; *Le Fribourgeois*, 3 septembre 1932.

partir de 1905, des modèles de la marque suisse Bally apparaissent chez Théophile Stöckly et, plus tard, du milieu des années 1930 jusque dans les années 1960, dans le magasin de chaussures La Rationnelle.

A plus grande échelle...

Aujourd'hui, Bulle n'attire plus les *fashionistas*. Ses nombreuses vitrines rappellent pourtant une époque révolue où les habitants faisaient du shopping sans gagner Berne ou Lausanne. De 1880 à 1970, l'habillement, à la mode ou non, a généré un commerce important quoique difficilement quantifiable. Ce sujet passionnant mériterait d'être davantage documenté et élargi à l'échelle cantonale. L'industrialisation fribourgeoise tardive et sa volonté de développement dans les années 1950-1960 transparaissent en effet. Lorsque les garde-robes bulloises se dévoilent, on entrevoit des facettes de l'histoire économique et socioculturelle de la région. Mais c'est surtout durant la décennie suivante que les anciens vêtements, parfois conservés dans les greniers et revêtus à carnaval, illustrent les changements et le tournant pris par une société en pleine accélération. Ils reflètent l'écart qui se creuse entre la génération issue du baby-boom et la précédente. Dans les années 1960, alors que la minijupe révolutionne la mode européenne, des clientes achètent encore ici des tabliers pour « l'après-vêpres »! L'Eglise n'a pas pour autant freiné l'élégance, au contraire, car les fêtes religieuses sont pour de nombreuses Gruériennes la seule occasion de s'apprêter avec soin et représentent un prétexte « valable » pour visiter les boutiques bulloises et faire quelques folies peut-être! Un ancien dicton en patois témoigne de cette réalité: Pintèkotha pyodyàja, adyu la bal'orgoyàja « Pentecôte pluvieuse, adieu la belle orgueilleuse! »

Bibliographie

Le Fribourgeois, 1930-1955.

La Gruyère, 1882-1970.

Buchs, Denis (dir.) *L'incendie de Bulle en 1805. Ville détruite Ville reconstruite*, Bulle, 2005.

Bugnard, Pierre-Philippe «Culture, économie et politique à Bulle vers 1900», in *Cahiers du Musée gruérien*, Musée gruérien, 2009, pp. 73-86.

Delbourg-Delphis, Marylène *Le chic et le look*, Paris, 1981.

Demierre, Louis *Trois chapitres de l'histoire de la ville de Bulle*, [S.l.], [1977 ?].